

C'est extrêmement simple. Il y a le roulement. On est ceci, puis cela. Je me suis cru Juif errant : je l'étais. Mais lequel ? car vous n'ignorez pas qu'il y a trois Juifs errants principaux, sans compter Judas, qui ne peut mourir, et la femme d'Hérodé.... Voilà le grand problème : j'étais Cataphilus, portier de Ponce Pilate. L'abbé Romorantin a très bien fréquenté Isaac Laquedem ou Ahasverus chez les Savray... et il paraît que ce fut lui qui sauva l'enfant la nuit de l'incendie... Quant au troisième Juif errant, Ozer, le soldat, un pur coquin, l'abbé le cherche, et c'est pour cela qu'il a deux cents francs par mois.

— Il n'a jamais été plus fou que cela ! dit le général Lamadou.

— Aussi, répliqua Mme Lancelot, on parle de lui pour présider les cinq Académies.

— N'interrompez pas, cria le docteur, ou je vous fais mettre à la porte ! Devinez qui m'a remplacé dans ce rôle de Cataphilus ? L'abbé l'a trouvé. Il en sait long sur M. Galapian ! Celui qui m'a remplacé, c'est l'homme à la longue barbe du Palais-Royal...

— Le Superbe ! s'écrièrent les uns.

— Chodruc-Duclos ! dirent les autres.

— L'avez-vous vu quelquefois assis ? Jamais... Et, ajouta triomphalement le gros petit docteur, il n'a pas de cordonnier. Ses semelles sont fées. Quand j'étais fou, j'ai eu une paire de bottes qui m'appelaient polichinelle. On ne tient pas assez compte de ces détails.... M. le prince de Polignac a été à tu et à toi avec ce Chodruc-Duclos, vous savez ? Eh bien ! Chodruc-Duclos est descendu dans la chambre à coucher du prince par le tuyau de la cheminée, mardi dernier, et lui a dit : Va bien, *tron d'air*, mon bon ? — Le prince a appelé, personne n'est venu. Chodruc, ou plutôt Cataphilus, a ajouté : « A fin de mois, tu seras en fourrière, *capédédi*, mon *vioux* ! Eh donc ! »

— La révolution... murmura Mme Lancelot.

Le général Lamadou, désirant éviter toute allusion politique, proposa de jouer aux jeux innocents.

XLV. — LA CHUTE.

Le 26 juillet 1830, au soir, dans la modeste chambre du troisième étage, rue de l'Ouest, la comtesse Louise, le bon abbé Romorantin, Joli-Cœur et Fanchon Honoré se trouvaient réunis. Cela n'était pas arrivé depuis longtemps.

La fenêtre donnait sur le jardin du Luxembourg, plein de promeneurs. Il faisait chaud. Le soleil se couchait dans un orage lointain.

Dans le jardin il y avait un mouvement inaccoutumé. La rue, d'ordinaire si tranquille, rendait ses mystérieux et menaçants échos que nulle parole ne peut noter, mais qu'on n'oublie jamais quand une fois on les a entendus.

Il y a comme cela deux voix qui s'obstinent dans le souvenir : la voix de la tempête et la voix de la révolution.

Dans la chambre de la comtesse Louise, la consternation était peinte sur tous les visages, et pourtant on ne parlait point des menaces de la rue.

On parlait du colonel comte de Savray.

Louise avait la tête penchée sur sa main, et pleurait, disant :

— Est-il possible de tomber si bas que cela !

Elle se rappelait, pauvre femme, onze années de noble et riant bonheur ! Son fils Paul avait dix-huit ans. Sept années d'un martyre honteux et cruel avaient suivi les temps heureux.

Elle avait pleuré la première fois la nuit de l'incendie. Mais, depuis lors, que de larmes !

Son fils, le cher enfant, était abandonné par son père, ruiné par son père, déshonoré par son père !

Il n'y avait rien d'exagéré dans les nouvelles apportées par Mme Lancelot. Mme Lancelot, même, ne savait pas tout. Le colonel comte de Savray était tombé non pas comme on tombe communément. C'était une chute hideuse, incroyable, diabolique. Le comte de Savray avait plongé comme à plaisir au plus profond du fangeux abîme où grouillent nos misères sociales.

Il était accusé, lui, gentilhomme et militaire, de tout ce qui peut dégrader une épée et souiller un écusson.

Il avait falsifié, il avait triché, il avait volé, il avait tué !

Joli-Cœur venait annoncer sa fuite et l'invasion des gens de justice dans son logis vide, où l'on parlait tout bas de boulet et de bagne.

Et cette pauvre belle jeune femme qui pleurait allait disant, comme on répète un refrain de folie :

— Est-il possible de tomber si bas que cela !

XLVI. — DÉTAILS RÉTROSPECTIFS.

— Non, ce n'est pas possible, répondait le cœur révolté de la comtesse Louise.

Et il y avait ici quelque chose d'inexplicable au point de vue purement humain. Toutes les personnes réunies dans la chambre de la comtesse Louise disaient comme elle au fond de leur cœur :

— Non, ce n'est pas possible !

Le fait n'était rien pour elles. La nourrice, le prêtre, le soldat, de même que la femme en deuil, repoussaient l'évidence, — ou plutôt semblaient aller au delà de l'évidence, cherchant à cette insoluble énigme une clef surnaturelle.

— Ce changement se fit en un jour, reprit la comtesse traduisant comme elle le pouvait le vague de sa rêverie ; en une heure, en une minute !... En me quittant, lorsque nous arrivâmes au bas de la côte, la nuit de l'incendie, mon Roland était bien lui-même. Quand il revint s'asseoir auprès de moi, j'eus froid jusque dans l'âme. Le danger que notre bien-aimé Paul avait couru lui était indifférent. Cet horrible spectacle de l'incendie qui me brûlait encore les yeux et le cœur le laissait froid. Quand je lui parlai du miracle qui avait sauvé notre fils, il haussa les épaules, chantonnant je ne sais quoi. Il ne regarda même pas l'enfant que je serrais contre ma poitrine, l'enfant que nous avions manqué de perdre !... Et comment dire cela ? Sa voix était bien la voix que je connaissais, mais, dans le premier moment surtout, il y avait là quelque chose de l'accent anglais de sir Arthur...

— Sir Arthur lui-même, l'interrompit le bon abbé Romorantin en secouant la tête, avait été longtemps un fort honnête gentilhomme. Il disparut un soir,